Document généré le 21 nov. 2024 18:19

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Lire l'espace

La géocritique. Réel, fiction, espace de Bertrand Westphal. Minuit, 304 p.

Guillaume Asselin

Numéro 230, janvier–février 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61793ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Asselin, G. (2010). Compte rendu de [Lire l'espace / *La géocritique. Réel, fiction, espace* de Bertrand Westphal. Minuit, 304 p.] *Spirale*, (230), 47–49.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

est souple, a souvent la vivacité de l'essai, hormis dans le chapitre d'introduction, où le lecteur sent bien qu'un désir de théorisation sur les rapports complexes de l'histoire, de la fiction et de la biographie n'a pu être ni abandonné ni satisfait totalement, en sorte qu'il y en a trop ou trop peu. Dans le reste de l'ouvrage, la mesure est bonne. Au fil des pages on apprend une kyrielle de choses sur des gens, des textes, des débats, sur le logo de la compagnie Apple comme sur les marottes de Darwin, sur le vélo de Marie Curie ou sur le chapeau d'Oppenheimer, sur les réparties coupantes des uns et des autres et sur les bons ou derniers mots presque toujours apocryphes comme il se doit. Le ton de l'ensemble est heureux. Chassay propose à son lecteur un pacte de complicité, dans lequel l'impératif de la première personne du pluriel — *« Passons à… », « Prenons l'exemple de… », « Commençons par… »* — joue un rôle important et subtil, à la fois d'invitation à la promenade intellectuelle et de reprise en mode léger de l'énonciation scientifique. Les lectures des textes passés en revue sont à la fois précises et synthétiques, ce qui a dû demander un travail de Romain, car ces textes sont nombreux, variés, assez souvent sournois. Il reste parfois deçà delà un doute sur les jugements portés sur ces textes. Non qu'ils soient malvenus, au contraire : l'esprit critique est au cœur d'un essai de ce genre, et l'auteur retrouve fréquemment au détour d'un paragraphe l'escrime qu'il pratiqua autrefois ici même quand il tenait une chronique littéraire sur le roman. Mais c'est leur fondement qui pose ici et là question : quelquefois, rien d'autre ne soutient le jugement porté sur telle ou telle représentation du savant qu'un noyau biographique donné pour « authentique » *(« Après ces œuvres diversifiées qui permettent de rencontrer l'authentique Oppenheimer […] »)* ou simplement posé comme allant de soi. Si je lis bien, dans l'esprit de l'auteur, les fictions intéressantes sont celles qui élaborent ou extrapolent des versions plausibles de la personnalité des sept savants ou de leurs actes à partir de ce noyau dur. Soit, mais qui a décidé de la vérité ou de l'authenticité de ce dernier ? comment et pourquoi ? relève-t-il d'une conviction intime ? d'une légitimité accordée à certains témoins et, si oui, lesquels et pourquoi eux ? d'une confrontation de documents de première main ? Il y a là un point de critique historique ou un *a priori* qu'il aurait fallu justifier, même dans un essai. J'aurais trouvé bon également que l'une au moins des figures retenues soit extérieure à l'Occident (voir par exemple les mathématiciens arabes ou persans dans les romans de Denis Guedj, dont les héros véritables sont les concepts scientifiques eux-mêmes). Mais ces éléments de critique n'enlèvent rien à un excellent livre qui gagne hautement le pari qui a gouverné son projet : démontrer que la science et la littérature sont culturellement échangistes, au nom du Verbe, du Chiffre et du Vif-Esprit.

ESSAI

Lire l'espace

PAR GUILLAUME ASSELIN

LA GÉOCRITIQUE. RÉEL, FICTION, ESPACE
de Bertrand Westphal
Minuit, 304 p.

L'espace a décidément la cote, ces derniers temps : on ne compte plus le nombre de publications qui lui sont consacrées, et ce en de multiples domaines. Je pense à l'engouement suscité par la « *géopoétique* » de Kenneth White ou la « *géophilosophie* » de Deleuze et Guattari, aux réflexions d'Augustin Berque sur « *l'écoumène* » et les « *milieux humains* », aux travaux de Marc Augé, de Didi-Huberman ou de Paul Audi sur le « *non-lieu* », qu'il soit envisagé sous l'angle de l'anthropologie, de l'histoire de l'art ou de la philosophie, aux méditations consacrées à l'espace urbain et à l'architecture. Foucault n'observait-il pas, en 1984, dans « Des espaces autres », que si le XIX^e^ siècle avait été obsédé par l'Histoire, l'époque contemporaine serait essentiellement une ère de spatialisation ? On en vient même à parler de « *spatial turn* » ou de « tournant géographique », comme jadis on parlait de « *linguistic turn* » afin de caractériser la révolution structuraliste. L'ouvrage de Bertrand Westphal se distingue cependant par le caractère

résolument synthétique de sa démarche. Il ne s'agit pas seulement d'analyser les modalités suivant lesquelles l'espace se voit représenté dans les univers de fiction, comme c'est souvent le cas, mais de déterminer la nature du lien que ces espaces fictifs entretiennent avec l'espace « réel » et, partant, avec l'ensemble des sciences qui ont l'espace pour objet.

RÉEL, LITTÉRATURE, ESPACE

La révolution einsteinienne a, comme on sait, profondément bouleversé notre perception de l'espace-temps et, conséquemment, l'idée que l'on se faisait du « réel ». Le mythe scientifique d'un réel purement objectif et déterministe s'est vu débouté au profit d'une conception relativiste — la réalité, ainsi que le fait valoir Bertrand Westphal, n'existant plus que dans « *la géométrie (non-euclidienne) de ses multiples représentations* ». Dans ce contexte postmoderne, anomique, où l'incertitude s'érige en principe, où la virtualisation croissante de nos existences et la multiplication des simulacres rendent désormais poreuse la frontière entre le réel et la fiction, la littérature, autrefois reléguée du côté de l'irréel et de l'imaginaire, « *devient une clé de lecture raisonnable du monde* », écrit Westphal. Véhicule emblématique d'une « pensée faible », au sens que G. Vattimo confère à ce mot, elle est peut-être même plus apte que les sciences « dures » ou « fortes » à cerner le régime ontologique extrêmement problématique dans lequel nous entrons. S'il n'y a de réalité que médiée ou médiatisée, si l'espace-temps n'est jamais perçu qu'à travers le prisme des représentations qu'on s'en fait et qu'on en donne, il vaut certainement la peine de se questionner sur les modalités de celles-ci. Or quel discours est mieux placé que la littérature pour étudier ces modalités, elle qui est intrinsèquement liée à la *mímèsis* ? C'est un véritable laboratoire, qui permet d'observer les multiples façons dont l'espace-temps est perçu et reconfiguré. Car il n'y a pas d'espace pur, mais toujours des expériences singulières de l'espace. Écrire permet non seulement d'expérimenter l'espace, mais de faire des expériences sur lui, avec lui — ce que n'autorise pas la méthode scientifique classique, contrainte par son postulat, illusoire, d'objectivité. Si l'espace littéraire est fondamentalement *transgressif,* ainsi que le fait valoir l'auteur, c'est précisément qu'il s'inscrit en faux contre toute homogénéisation du réel, réduisant à une part extrêmement restreinte le spectre des possibles que la fiction, au contraire, fait se déployer dans toute son amplitude. Le texte, à ce titre, fonctionne comme un détecteur et un révélateur des plis cachés du réel, un « *champ d'expérimentation de réalités alternatives* », ainsi que l'illustre la théorie des mondes possibles (T. Pavel, U. Eco, N. Goodman). En permettant de se libérer des conditionnements perceptifs et des contraintes du référent, la littérature apparaît ainsi comme une « *voie d'accès à un réel décanonisé, (r)ouvert sur le narratif* ».

Passant outre l'opposition entre un réalisme naïf, qui ne conçoit le lien de la représentation à son référent qu'en termes de copie ou de reflet, et la « textolâtrie » structuraliste, affirmant le caractère absolument autonome du texte, la géocritique propose une vision plus nuancée. Plutôt que de parler de reproduction du monde réel par le monde fictif, qui se situerait ainsi dans une fonction ancillaire ou dérivée par rapport au premier, il vaut mieux parler, avec Brian McHale, d'interpénétration entre le réel et sa représentation *(« hétérocosme »)* ou encore d'*« effet oscillatoire » (flickering effect).* Nous avons affaire à des « *espaces ontologiques mixtes flottant entre plusieurs niveaux de conception et de représentation, en marge de toute ontologie stable* ». Dans cette perspective, la littérature n'a pas plus pour fonction de reproduire le réel que de s'y substituer, mais plutôt d'actualiser « *des virtualités nouvelles inexprimées jusque-là, qui ensuite interagissent avec le réel selon la logique hypertextuelle des interfaces* ».

UNE APPROCHE INTERDISCIPLINAIRE

Les effets de cette réhabilitation de la fiction à titre de savoir légitime ne se limitent pas seulement au champ épistémique, mais s'étendent également au domaine sociopolitique. Au discours hégémonique qui tend à uniformiser l'espace, à soumettre à l'empire de ses codes le corps et le territoire, l'espace fictif oppose en effet une spatialité fondamentalement hétérogène, mobile : un « tiers espace », dont une part substantielle échappe au contrôle politique, suivant la dialectique de la déterritorialisation et de la reterritorialisation mise en lumière par Deleuze et Guattari. Notons bien qu'il ne s'agit nullement, pour la « géocritique », d'élever le discours littéraire au-dessus de tous les autres, puisqu'on ne peut prétendre tenir un discours contre-hégémonique à l'aide d'un discours lui-même hégémonique. Il apparaît que l'étude des représentations de l'espace ne peut effectivement se faire qu'à l'intersection des différents savoirs, dans une perspective interdisciplinaire, où le littéraire se nourrit autant des réflexions théoriques issues de la géographie, de l'architecture et de l'urbanisme qu'il leur fournit lui-même des modèles de représentation leur permettant de mieux cerner le réel. Il ne s'agit pas de faire servir le texte littéraire à titre de simple « document » à l'usage des géographes ou des cartographes en mal d'exemples, mais de dévoiler des aspects cachés de la réalité qu'un regard purement objectif ou « réaliste » tend à laisser dans l'ombre. La fiction engage des propositions ou des pratiques d'espace, des façons alternatives de l'arpenter, de le percevoir, de l'habiter, susceptibles d'intéresser et d'inspirer les sciences spatiologiques. Il faut cependant que l'échange soit réciproque, que les littéraires s'intéressent eux-mêmes à la façon dont les géographes et autres scientifiques perçoivent l'espace.

C'est précisément là ce qui fait toute l'originalité et la force de la géocritique. En faisant porter l'attention sur le lieu, plutôt que sur l'auteur ou sur un personnage, elle suscite naturellement la confrontation des points de vue (fictifs aussi bien que théoriques). De cette « *multifocalisation* » émerge une « *vision stratigraphique* » et « *polycentrée* », qui permet au regard de sortir de ses foyers pour s'enrichir au contact des autres perceptions, voisines ou concurrentes. Le lieu donne à voir la sédimentation de tous les regards qui se sont portés et se portent encore sur lui ; il est le réceptacle d'une pluralité d'impressions et de projections (personnelles, collectives, culturelles, politiques, métaphysiques...) qui influencent et conditionnent la perception que l'on en a par le biais des repré-

sentations que l'on en donne. La ville de Paris, pour tous ceux qui ne l'ont jamais visitée qu'à travers les livres et les images, n'a de réalité que littéraire, imaginaire — et l'expérience qu'ils en feront, éventuellement, ne manquera pas d'être en grande partie déterminée par tout ce cortège de lectures au fil desquelles la ville aura déjà pris figure dans leur esprit. C'est dire que le texte *agit* sur le lieu, ou plutôt *interagit* avec lui, que le « fictionnel » contribue de façon décisive à l'élaboration du « réel ».

Une des grandes forces de l'ouvrage réside très certainement dans la diversité de ses références, empruntées aussi bien au domaine français et québécois, qu'aux domaines anglo-saxon, italien et russe. C'est d'ailleurs aussi vrai des réflexions théoriques que des œuvres littéraires, qui vont de Homère à Borges, de Gracq, romancier-géographe, à Thomas Pynchon, de Conrad au Serbo-Croate Danilo Ki. L'auteur, en ce sens, fait ce qu'il dit : il ne se contente pas de tenir un discours sur l'importance de l'interdisciplinarité et de la multifocalisation, mais les met en œuvre. On admirera la puissance de synthèse dont il fait preuve, réunissant ainsi, sous le nouveau concept de « géocritique », une multitude d'écrivains, de théoriciens, d'époques, d'espaces, de cultures et de problématiques différentes. Il semble que chaque discipline y trouve droit de cité : logique, phénoménologie, ontologie, histoire, littérature, urbanisme, architecture, anthropologie, ethnologie... On y verra, plutôt qu'un syncrétisme, *« une cohérence holistique... mais dans l'hétérogène »,* suivant les mots qu'emploie lui-même l'auteur pour décrire le régime postmoderne et la *« logique archipélagique »* qui y prévaut. Entamée depuis au moins 2000, année où paraissait un collectif placé sous sa direction et intitulé *La géocritique mode d'emploi,* la réflexion que poursuit Bertrand Westphal a valeur de diagnostic pour notre temps, dont elle résume à la fois le trouble qu'y crée la perte des repères et la chance qui s'offre du même coup d'accéder à un réel considérablement élargi par le dessillement des regards et le décloisonnement des savoirs.

ESSAI

Découpages du roman

PAR FRANÇOIS HARVEY

LA VOIE AUX CHAPITRES. POÉTIQUE DE LA DISPOSITION ROMANESQUE de Ugo Dionne

Seuil, « Poétique », 608 p.

Lecteurs et critiques accordent généralement peu d'importance à la segmentation en livres, tomes et chapitres des récits littéraires. Considérées comme de simples agglomérats textuels dont chaque rupture permet à la lecture de se délasser, les divisions romanesques souffrent de leur trop grande évidence et de leur apparente subsidiarité, qui leur attribuent le statut de phénomène extérieur à l'œuvre et auxiliaire à l'écriture. Pourtant, c'est d'abord par son dispositif que le récit se donne à lire, qu'il dévoile sa forme et ses configurations internes ; il constitue ainsi un lieu privilégié d'appréhension de la matière romanesque.

Sous ses dehors simples, le dispositif dissimule des formes et des fonctions complexes qui se sont manifestées de diverses façons au cours de l'histoire. Dans *La voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque,* Ugo Dionne rend compte de cette pluralité en offrant un regard à la fois englobant et exhaustif sur les découpages du roman. Centrée sur l'époque classique, mais abordant également le Moyen Âge, le romantisme et la modernité, la lecture de Dionne envisage l'ensemble des propriétés relatives au dispositif romanesque, suivant une trajectoire qui va des sommes textuelles aux blancs interchapitraux, en passant par le paratexte du dispositif. D'un même souffle, le théoricien réactualise la méthode poéticienne en enrichissant ses observations d'une foule de don-